

Se douterait-on qu'il fut un temps où les lauriers de Mascagni empêchèrent M. Massenet de dormir, et que de ces insomnies naquit la...*Navarraise*? Mon dieu, oui! Alors que cette *Cavalleria Rusticana* faisait fureur et qu'un jeune musicien, inconnu la veille, lui devait une célébrité universelle, un maître français, auteur applaudi de tant de délicieux poèmes, le chancre de Manon, de Salomé, d'Esclarmonde, se désolait à la pensée de ne pas compter à l'actif de son répertoire une œuvre à succès, héroïque et tendre, à la fois forte et simple, qui prit place sur toutes les scènes, s'imposât à tous les chanteurs et qui permit au compositeur l'accès des villes les plus réfractaires à la musique.

Tout fut mis en œuvre à cette intention. M. Claretie modifia au mieux des intérêts de chacun cette petite nouvelle qui a nom la *Cigarette*, et le libretto écrit sur décalque et rythmé sur mesure fut reçu avec joie par M. Massenet qui, d'une plume enfiévrée, écrivit sa partition et la fit représenter à Londres en juin 1894, puis à Bruxelles, tel un jeune prix de Rome, heureux de se produire!

Une considération importante était venue encore enflammer le zèle du compositeur: le concours de Mlle Calvé, la Santuzza de *Cavalleria*, l'artiste superbe, ardente, passionnée, qui devait se tailler un nouveau succès dans un rôle identique, celui d'Anita, la Navarraise.

Anita est éprise du sergent Araquil qui combat dans les rangs de l'armée libérale. Il est au siège de Bilbao que défendent les Carlistes. Ceux-ci, sous les ordres de Zuccaraga ont infligé de rudes échecs aux troupes de Biscaye, et le général Garrido, las de toutes ces tueries où succombent ses meilleurs chefs, ne souhaite qu'une chose, la mort de Zuccaraga. Deux mille douros à qui l'en débarrassera. Anita se présente. Elle veut les deux mille douros: c'est la dot qu'exige le père d'Araquil pour lui permettre d'épouser son fils, et comme elle en est folle, comme cet amour la tient au cœur, aussi puissant, aussi irrésistible qu'au cœur d'Araquil, elle ira tuer Zuccaraga. Et elle le fait comme elle l'a dit. Après quoi elle revient triomphante toucher son salaire des mains du général. Mais Araquil qui l'a suivie, au péril de ses jours, jusqu'auprès de Zuccaraga, qu'il prend pour son amant, accourt mortellement blessé et l'accuse tout d'abord de trahison à son amour et à la patrie; puis, dès qu'il a compris toute l'horreur de son crime, il expire en la maudissant, pendant que la pauvre fille, subitement folle, tombe inanimée à ses côtés.

C'est du mélo et du plus noir. Aussi M. Massenet a-t-il dû se confectionner une encre bien épaisse, un style bien lourd pour se maintenir à de telles profondeurs et rester dans la note – une note si peusienne!

Je ne vous dirai donc pas toutes ces scènes tumultueuses qui, à la Porte-Saint-Martin, se fussent accommodées d'un trémolo vigoureux et bien senti, et que M. Massenet accompagne d'une symphonie vacillante. Tant il est vrai que dans les situations à grand fracas, la musique perd ses droits. Elle les perd encore, et cette fois de propos délibéré, dans les récits qui se débitent plutôt qu'ils ne se chantent, sur des accords tenus et parfois

sans accompagnement; ajoutez à cela que le dialogue se déroule en une prose rythmée ou vers blancs de la plus absolue sécheresse. Il faut donc attendre longtemps avant de trouver des élans de lyrisme et bien s'y cramponner quand on les a rencontrés. Il y en a de gracieux, comme la scène où Anita retrouve Araquil; mais que de cris! d'autres sont jolis, avec une saveur particulière, témoin la scène des souvenirs, une des mieux traitées avec son accompagnement qui chante et que ponctuent des pizzicati aux temps forts; il y en a aussi de vulgaires, comme la phrase en *fa dièze*: *Mariez donc son cœur*, qu'on a entendue dans tous les opéras du maître et qui conclut bruyamment. La conversation entre le capitaine Ramon et Araquil est piquante et bien conduite, mais je ne goûte pas du tout cette sérénade de soldats, grattant sur leurs baïonnettes comme sur une guitare, chantant à plein nez et nous lançant à pleine gorge des *Ollé* dont le réalisme de caserne frise le grotesque. Après quoi, ils s'endorment pendant que, rideau levé, – tout comme dans *Cavalleria*, – l'orchestre relie le premier acte au second à l'aide d'un interlude qui, pour être délicatement écrit, n'en est pas moins hors de situation. Mais c'est habile; cette pédale de *fa* qui se déroule d'un bout à l'autre est étrange, pittoresque, tout comme le dessin d'orchestre qui accompagne au début l'entretien suprême des deux amants. Cette scène finale, d'un tragique outré, est bien conduite, et nous vaut de ces longues phrases échevelées, écrites à grands traits sur des accords en doubles croches serrées, avec deux ou trois motifs conducteurs qui passent et repassent, le tout amalgamé selon la technique toujours habile de l'auteur de *Manon* et conformément à tout ce que le maître nous donne depuis vingt ans.

Le malheur est qu'aujourd'hui nous sommes gâtés et que nous demandons autre chose.

Heureusement, Mlle Calvé est là qui remplit la scène de l'éclat de sa beauté et de son talent. Tout ce qu'on peut donner de passion, de colère, d'angoisses et de terreur, la grande artiste nous le donne. Et quelle jolie voix! Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe.

M. Bouvet prête une rude physionomie au général Garrido, et M. Jérôme chante Araquil bien mieux qu'il ne le joue.

Les autres rôles sont tenus par MM. Mondaud, Belhomme et Carbone.

**LE SOLEIL, 4 octobre 1895 [NAV]**

Journal Title: LE SOLEIL  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Friday  
Calendar Date: 4 OCTOBRE 1895  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: LA MUSIQUE A PARIS  
Subtitle of Article: OPÉRA-COMIQUE. – La *Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, poème de MM. J. Claretie et Henri Cain, musique de M. Massenet.  
Signature: A. GOULLET  
Pseudonym: None  
Author: Auguste Goulet  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None